II

Exécution de l'Empereur Maximilien et des généraux Miramon et Méjia

La nouvelle de cette condamnation à mort ne surprit ni l'Empereur ni ses deux généraux : ils s'y attendaient. Dès leur mise en jugement, ils avaient fait un suprême et dernier adieu à toute espérance et s'étaient résignés à mourir.

Aussi l'Empereur écouta-t-il avec la plus grande tranquillité la notification du genre de mort qui lui était réservé. Il savait que son crime consistait dans la grandeur de son infortune. Miramon, dont l'âme grandissait et s'élevait à l'approche du danger, reçut l'annonce de sa fin prochaine. avec un sourire d'indifférence. Méjia, qui comptait peut-être sur la reconnaissance d'Escobedo, auquel il avait épargné deux fois la vie, tomba dans l'abattement.

Mais ce coup cruel frappait d'autres cœurs

innocents qui, non loin de la prison, ou de ce côté de l'Océan, allaient être brisés par la douleur : cœurs d'une mère anxieuse, de femmes aimantes et d'enfants adorés, êtres chéris dont les liens d'affection étaient resserrés par le malheur.

Dès le jour où, au fracas de la bataille succèda la solitude du cachot, les accusés concentrèrent toutes leurs affections et toutes leurs pensées vers leurs familles. En présence du souvenir de sa grandeur passée, de laquelle il ne lui restait plus que les hommages de ses compagnons de captivité, devant la perspective de la fusillade, choses qui se déroulaient devant lui comme deux tableaux vivants, l'Empereur consacra toutes ses pensées à la belle et malheureuse égarée de Miramar, l'Impératrice Charlotte, et à sa mère bien-aimée, l'archiduchesse Sophie.

Peu de jours avant d'être condamné, l'Empereur avait reçu la fausse nouvelle que l'Impératrice Charlotte était morte. Alors il ne put retenir d'abondantes larmes, avouant toutefois que cette catastrophe lui donnait plus de force pour attendre ses dernières heures, puisqu'il ne laisserait pas dans ce monde, seule et privée de la raison, la compagne adorée de sa vie et la retrouverait au delà du tombeau.

Le général Miramon, plus heureux et plus infortuné en même temps que ses compagnons d'agonie, recevait dans sa prison les consolantes visites de sa femme et pouvait couvrir de ses derniers baisers un petit être qui lui était né durant le siége. Quant au général Méjia, récemment marié à une jeune et jolie femme, ses terribles souffrances étaient centuplées par certains symptômes de folie qui se manifestaient chez son épouse, et par la naissance toute récente d'un fils qui ne devait jamais avoir souvenir de son père !

Mais cette lutte entre les plus chères affections et une mort prochaine allait heureusement toucher à sa fin, et, lorsque les trois prisonniers reçurent la notification de la sentence rendue par le conseil de guerre, leur pensée s'isola de la terre pour s'élever vers l'Éternité dont la porte allait leur être ouverte.

Agenouillés aux pieds du confesseur, ils firent l'aveu des fautes et des erreurs de leur vie.

Cependant les heures qui s'écoulaient entre l'arrêt et son exécution avaient passé avec l'étonnante rapidité, qui caractérise la marche du temps pendant le dernier jour de l'existence de l'homme. C'était le 16 juin, et trois heures du soir venaient de sonner. Les trois héros et martyrs

étaient à la porte de leur prison pour se rendre au lieu du supplice, lorsque arriva l'ordre envoyé par Juarez de suspendre l'exécution pendant trois jours. Cette suspension, — due aux instances de leurs défenseurs, Riva-Palacio et Martinez de la Torre, mais ordonnée à la dernière heure, et après que les condamnés avaient déjà souffert toutes les agonies de la mort, — fut pour eux plutôt un nouveau châtiment qu'une dernière faveur, puisqu'elle permit de prolonger encore leur supplice pendant plus de soixante heures.

L'Empereur mit ce temps à profit en réglant ses dernières volontés. Il écrivit à tous les souverains, à tous ses parents et amis, à ceux de ses serviteurs qui lui avaient montré le plus grand dévouement et fit son testament. Enfin il envoya une dépêche à Juarez pour lui demander la vie de ses généraux, faisant abandon de la sienne pour satisfaire la vengeance du parti républicain. A cette noble sollicitation du Souverain le chef du gouvernement républicain ne daigna même pas faire l'honneur d'une réponse.

Enfin, après ces trois jours de tourments, vint la nuit du 18 juin. L'Empereur se jeta sur son lit de camp et bientôt un sommeil bienfaiteur vint s'interposer, comme une trève, entre les angoisses

passées et celles à venir. Ceux qui vinrent sans bruit contempler le dernier sommeil de l'Empereur pouvaient entendre son cœur battre comme un pendule sur le point de s'arrêter.

A trois heures du matin, l'Empereur fut éveillé par Escobedo qui venait lui faire ses adieux, et, après cette dernière visite, inopportune et inutile, il s'endormit de nouveau.

Peu d'instants après, l'aube naissante éclairait les cachots des condamnés à mort. Ceux-ci se levèrent aussitôt et attendirent l'heure fatale, comme des invités qui arrivent les premiers à un rendez-vous.

Sous les impressions pénibles des événements passés et dans l'attente des faits encore plus funestes et plus terribles qui allaient se produire, les habitants de la triste et morne ville de Queretaro comptaient, dans le silence et l'affliction, les courts instants qui devaient s'écouler avant l'exécution; la ville ressemblait à une cité déserte, et les rues n'étaient traversées que par quelques hommes ou femmes du peuple pressés par la faim, et allant en quête du morceau de pain qui devait apaiser leurs souffrances et celles de leurs enfants.

Tous les habitants, que les plus pressants besoins de la vie n'appelaient pas au dehors, s'é-

taient enfermés dans leurs maisons, en proie à la plus profonde douleur. Nos plus farouches adversaires eux-mêmes semblaient consternés. Leur conscience criait contre le crime qu'on allait commettre. Les clairons qui sonnaient le rappel, les tambours qui battaient la marche des troupes destinées à former le carré d'exécution, étaient les seuls indices d'agitation.

A six heures du matin, le silence sépulcral qui régnait dans la prison de *Capuchinas* fut rompu par le bruit du trot de la cavalerie, qui venait pour escorter les condamnés jusqu'au lieu du supplice, et par celui que fit la garde en prenant les armes. L'ordonnateur de l'exécution vint faire connaître aux prisonniers que l'heure de la mort allait sonner. Immédiatement, l'Empereur et ses deux généraux sortirent de leur prison, traversèrent les corridors d'un pas ferme, descendirent, la tête haute, les marches des escaliers, et sortirent dans la rue où les attendaient trois voitures du service public et l'escorte de cavalerie.

Les trois hommes héroïques, accompagnés chacun d'un prêtre, montèrent dans les voitures qui leur étaient destinées, Méjia dans la première, Miramon, dans la seconde, et l'Empereur dans la troisième. Le convoi funèbre, véritable triomphe

de la Mort, sur lequel planait le drapeau sanglant de l'Anarchie, se mit en marche, précédé et suivi par les cavaliers de l'escorte, mornes et silencieux. De chaque côté de ce petit cortége marchaient dans le plus profond silence, la tête découverte et la figure sillonnée de larmes, une multitude d'hommes et de femmes du peuple qui grossissait à chaque instant. Les terrasses et les fenêtres de la large rue qui, tracée de l'Est à l'Ouest, conduit du couvent de *Capuchinas* dans la plaine où se dresse le *Cerro de las Campanas*, ainsi que celles des rues adjacentes, étaient encombrées de personnes qui voulaient adresser un dernier regard et dire un silencieux et suprême adieu aux trois martyrs qu'ils aimaient et estimaient. Des milliers de visages sur lesquels se peignaient le désespoir, l'indignation et la terreur, ou tout au moins le respect, tel était le spectacle qui s'offrait à la vue des trois condamnés, à chaque pas qui les rapprochait du lieu d'exécution.

Pendant une demi-heure que dura la marche du convoi, la vie de cette population sembla paralysée. On n'entendait que le monotone roulement des voitures, le bruit des fers des chevaux, les sourds gémissements de la multitude, les prières que les prêtres prononçaient

à côté des condamnés en leur faisant embrasser l'image du Christ, et la sonnerie lugubre de l'agonie, lancée au milieu des airs par les cloches des temples.

Enfin, à six heures et demie du matin, l'Empereur et ses deux généraux arrivèrent au *Cerro de las Campanas*. Quatre mille hommes formaient le carré sur la partie occidentale de cette colline. Le lieu du supplice était marqué par trois croix.

Les illustres condamnés descendirent des voitures et allèrent se placer à l'endroit qui leur était désigné.

C'était un jour d'été, saison pendant laquelle la nature revêt de ses plus riches parures les belles campagnes de l'intérieur du Mexique. Mais cette nature, vue à travers le prisme de la douleur générale, perdait alors tous ses enchantements. Les pâles rayons du soleil levant, perçant les nuages vaporeux du matin, éclairaient d'une lumière triste et jaunâtre la pittoresque vallée de Queretaro, espèce de cirque, où, au lieu d'un gladiateur vulgaire, César lui-même allait mourir ! A l'aspect autrefois souriant et capricieux de cette belle vallée où s'élève, comme une sentinelle avancée de la ville de Queretaro, le *Cerro de las Campanas*, avait succédé une étrange et pénible

monotonie. Les alentours de la ville avaient perdu leurs arbres et leur verdure. On aurait dit que ces nuées de sauterelles, fléau de certaines contrées du monde, s'était arrêtées là. Au loin, on apercevait encore les traces de toutes les dévastations de la guerre.

Des *zopilotes*, ces oiseaux carnivores et dégoutants qui, au Mexique, disputent aux vers la proie des restes mortels, et qui avaient afflué en nombre toujours croissant aux environs de Queretaro, attirés par le carnage des combats, avaient repris leur essor à l'arrivée de la multitude, et volaient en tournoyant au-dessus des condamnés, comme dans l'attente d'un festin.

L'imagination de l'Empereur et de ses généraux, celle de tous les autres acteurs ou témoins de cette terrible scène, se représentait sans doute, dans la plaine et sur les montagnes circonvoisines, les péripéties de la dernière lutte, et il semblait que les morts, eux aussi, sortant de dessous terre, allaient venir assister à ce terrible dénouement.

Lorsque l'Empereur, Miramon et Méjia furent placés, le *fiscal* lut à haute voix l'article de la loi militaire condamnant à mort toute personne qui demanderait la vie des *reos* (criminels). L'Empereur, glorifiant la valeur du général Miramon,

lui céda la place d'honneur ; au général Méjia dont la femme, folle de douleur, courait dans les environs avec son enfant dans les bras, il adressa des paroles de consolation; il parla avec bonté à l'officier commandant le peloton d'exécution qui lui exprimait tous ses regrets d'être chargé d'un tel service, donna à chacun des soldats, qui allaient faire feu sur lui, une once d'or en leur recommandant de ne pas le viser à la figure ; puis s'adressant au peuple, il dit d'une voix forte : « MEXICAINS, JE VAIS MOURIR POUR UNE CAUSE JUSTE, » CELLE DE L'INDÉPENDANCE ET DE LA LIBERTÉ DU » MEXIQUE. PLAISE A DIEU QUE MON SANG PUISSE » FAIRE LE BONHEUR DE MA NOUVELLE PATRIE ! VIVE » LE MEXIQUE ! ! »

Ensuite, le général Miramon, avec une noble énergie et un calme surprenant, protesta contre l'accusation de trahison à la patrie, qui était portée contre lui, et lorsque d'une voix tonnante il cria : « *Vive le Mexique! vive l'Empereur!* » les dernières syllabes se confondirent avec les détonations de la fusillade, qui frappait au cœur ces illustres victimes.

Quelques minutes plus tard, on enlevait trois cadavres, traversés de part en part et baignés de sang, et on les rapportait au couvent des *Capu-*

chinas, où on les étendit sur les dalles d'une salle basse.

La multitude se dispersa triste et silencieuse ; les troupes défilèrent pour retourner à leurs quartiers ; un long cri de douleur s'étendit sur tout le Mexique, et l'impartiale Histoire écrivit ces trois mots : FATALITÉ, INJUSTICE, CRIME. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

La nouvelle des exécutions du Cerro de las Campañas nous parvint au fond de notre prison de San Luis Potosi. Cette ville, où l'élément conservateur domine, fut plongée dans le deuil et la désolation. L'enthousiame des républicains alla jusqu'au délire.

Ma douleur et mon découragement furent extrêmes. Dans les exécutions du Cerro de las Campanas, je ne voyais pas seulement un noble prince percé de balles à côté de son trône renversé, je voyais aussi un arrêt irrévocable du Destin condamnant la race hispano-américaine, l'avortement de la grande et généreuse entreprise de la France, l'humiliation de cette dernière, l'Autorité encore une fois vaincue par la Révolution, et les derniers débris de l'armée que l'Espagne avait léguée au Mexique complétement anéantis.

Cependant, devant cet immense désastre, devant ce terrible drame, quelque chose vint consoler les prisonniers peu à peu : l'espoir de revoir un jour la famille et le cher sol natal. Il nous restait aussi une satisfaction qui a bien son prix : l'honneur, non pas l'honneur vulgaire dont on fait si facilement ostentation, mais celui dont parle Cicéron, et qui consiste dans la fidélité au Devoir.